

«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



Le Grand Palais à Paris



www.sjpp.fr

avril 2025 ■ numéro 84 ■ 10€

**Siège social :**

78, avenue de Suffren, 75015 Paris.

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droit d'admission : 50 euros

DÉPOT LÉGAL 2^e TRIMESTRE 2025
ISSN 2669-7793. VERSION NUMÉRIQUE
COMMISSION PARITAIRE 0223 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENTE

Votre attention svp!

Toute la correspondance doit être adressée
au président,

PIERRE PONTTHUS
78 avenue de Suffren, 75015 Paris

« À propos »

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Comité de rédaction

Pierre PONTTHUS
Directeur de la publication

Nelly BRUN
Rédactrice en Chef

Nadine ADAM
Jacques BENHAMOU
Raymond BEYELER
Laïla CHAKIR
Christian BESSIGNEUL
Ivète PIVETEAU
Patrick RUBISE

Webmaster
Victor OSKANIAN

Conception graphique
ad.com

Impression
FRAG. 68 rue de Vaugirard-75 006 Paris

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Sjpp de 2024 à 2026

Pierre PONTTHUS
Président

Marie-Danielle BAHISSON
Présidente d'Honneur

Nelly BRUN
Secrétaire Générale (provisoire)

Paul DUNEZ
Secrétaire Général Adjoint

Jacques BOILEVIN
Trésorier, chargé des cartes de Presse

Jean-Luc FAVRE REYMOND
Trésorier Adjoint

Nadine Adam

Marie-Paule BAHISSON

Conseil syndical du Sjpp 2024-2026

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON
Marie-Paule BAHISSON
Raphaël MIGNOT BAHISSON
Jacques BENHAMOU
Jacques BOILEVIN
Nelly BRUN
Paul DUNEZ
Jean Luc FAVRE REYMOND
Hélène HUET
Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIE
Sara MESNEL
Ivète PIVETEAU
Pierre PONTTHUS
Patrick RUBISE
Jean Louis STERNBACH

Censeur

Franck BOURDY



Le mot de la rédactrice en chef...

Nelly Brun

Merci !

Merci chers rédacteurs pour vos articles.

Permettez-moi d'émettre un souhait, celui de recevoir beaucoup plus d'articles venant de vous, membres adhérents du SJPP que nous connaissons peu. Ce serait une belle occasion de nous faire découvrir vos centres d'intérêt, vos domaines d'interventions dans votre milieu professionnel ou de nous faire partager vos expériences culturelles. J'espère vous rencontrer nombreux lors de l'Assemblée Générale de notre Syndicat qui se tiendra le 22 mai prochain dans le restaurant Les Noces de Jeannette 14 rue Favart 75002 Paris. Au cours de cette soirée nous accueillerons le général François Chauvancy. Nous vous attendons nombreux !



**Notre Président,
Pierre Ponthus,
hospitalisé suite à une
fracture du col du fémur,
n'a pu rédiger quelques lignes
pour ce numéro 84
d'« À propos »
Nous lui adressons
tous nos vœux de prompt
rétablissement.**



Coup de cœur...

Nadine Adam

Vivre la synchronicité par les contes



Pour relever les défis impossibles

Jean-Pascal Debailleul conteur et thérapeute a créé une méthode de transformation de soi par les contes. Il inspire artistes, coach, thérapeutes...

Depuis plus de quinze années, il explique comment se servir des contes pour vivre la magie de ces histoires dans la vie de tous les jours.

Jean-Pascal a sélectionné dans ce livre, quatorze contes comme support de réflexion pour comprendre le hasard (qui n'est jamais un hasard).

Les contes sont un révélateur des capacités qui sont en nous.

Ils nous éclairent sur les interrogations que nous posent la vie, et nous serons plus en capacité de remarquer les synchronicités et de réfléchir à leur signification.

Ils racontent des situations d'urgence et offrent des solutions pour affronter les défis qui semblent insurmontables. Ils existent depuis la nuit des temps et

nous permettent de nous souvenir de l'existence du miraculeux.

Les histoires de notre enfance nous faisaient vivre la magie, avec le roi qui représente le principe d'intelligence, le héros principe d'engagement et la fée principe d'accomplissement.

« Le roi, le héros, la fée sont en nous! Vivons les »

L'auteur nous aide à voir la magie des coïncidences, la magie de la vie, la magie des miracles.

Ce livre est un guide dans la vie de tous les jours, un GPS pour partir à l'aventure de votre vie et pour déchiffrer ses messages...

« Puisse ce livre être la coupe de votre rêve »

Jean-Pascal a écrit de nombreux autres livres, « *Contes pour apprendre à voler* », Manuel de thérapie par les contes de fées, « *Le jeu de la voie des contes* », « *Se réaliser par la magie des contes* », « *Vivre la magie des contes* », « *Horaklès, le jeu du héros* ».

Edition Cent Mille Milliard. 290 pages. 22 €.

**Bienvenue à nos
deux nouveaux adhérents**



**Isaure
de Saint Pierre,
ancien reporter**



**Général
François
Chauvancy,
spécialiste des
questions de
défense**

Actus

La vie du Syndicat / Infos pratiques

Le Bulletin « À propos »

► **Textes** : ne pas dépasser 4 000 signes, espaces compris et citer clairement les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg en pièces jointes en 300 dpi, indépendants des fichiers word ou documents papiers, fournir les légendes, s'assurer que les photos sont libres de droits, ne pas oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publications et actualités de la vie des adhérents. Il publie des articles séparément de la parution du Bulletin À propos. Ceux-ci sont à adresser au « Webmaster » à :
Victor Oskanian
oskanianvictor@yahoo.com

Cotisation

► **Cotisations 2025** : Pour l'année 2025, les cotisations d'un montant de 50 € sont à

adresser par chèque à l'attention du Trésorier :
M. Jacques Boilevin
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

En cas de perte de la carte,
M. Jacques Boilevin,
Tél. 06 60 18 05 59,
mail. : jab9@hotmail.fr;
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

Adhésion

► Les informations sur le formulaire de **Demande d'adhésion** à remplir et les conditions de recevabilité des dossiers figurent sur le Site de notre Syndicat, www.sjpp.fr à la rubrique Le Syndicat puis adhérer.

► Les demandes d'admission au Syndicat sont à envoyer à la Présidente d'Honneur :
Marie Danielle Bahisson,
13 place Masséna
06000 Nice.
mdbbahisson@gmail.com
Tél. : 06 07 25 29 07.

► Les dossiers incomplets ne sont pas recevables. Merci de veiller à respecter toutes les conditions exigées.

Selon nos statuts, les dossiers sont d'abord examinés par le bureau et ensuite soumis à l'approbation du conseil.

Calendrier SJPP 2025 :

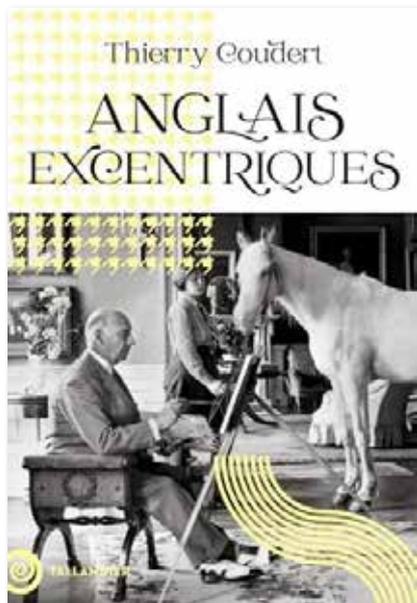
► **Assemblée Générale** au restaurant *Les Noces de Jeannette*
14 rue Favart 75002 Paris,
jeudi 22 mai 2025 : 19h30 – 22h00



Chronique de lecture...

Fabienne Leloup Denarié

Le charme fou de la gentry de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la fin des années 50



« *Tout dandy est un oseur, mais un oseur qui a du tact, mais qui s'arrête à temps et qui trouve entre l'originalité et l'excentricité, le fameux point d'intersection de Pascal* » affirmait Jules Barbey d'Aureville en 1845 dans son essai *Du Dandysme et de George-Brummel*.

Si les excentriques et les dandies ont existé en France, force est de constater que l'excentricité « est enracinée de longue date dans l'imaginaire britannique » comme l'explique l'auteur dès le préambule de son essai. Le phénomène daterait du XVIII^e siècle et aurait connu son acmé à la fin du XIX^e siècle.

En France, excentricité aurait plutôt tendance à rimer avec marginalité. Les Français seraient-ils moins férus d'originalité que les Anglais ? Quelle réponse

apporte l'excentricité à cette nation restée royale ?

Avant de nous faire traverser le temps et les histoires de ces excentriques anglais, Thierry Coudert insiste sur les raisons sociopolitiques de cette constellation d'extravagants : pas de gentry, sans club, sans protocole, ni « *sans mode de vie très rythmé, unique au monde* ». Aux hommes, les études supérieures, la Chambre des Lords, la diplomatie ou l'armée. Aux femmes, la mode, les arts et, surtout la littérature.

La France est une république, l'Angleterre, un royaume et, d'abord, une île. Là réside déjà la différence, énorme.

Les excentriques ici décrits, à quelques exceptions près, le photographe de mode Cecil-Beaton, appartiennent tous aux plus hautes sphères de la société. Par souci didactique, l'auteur établit une généalogie de la singularité en distinguant les groupes artistiques dont le plus connu reste en France le Bloomsbury Group avec Virginia-Woolf, le philosophe Bertrand-Russel, l'économiste John-Maynard-Keynes..., les familles avec les clans Mitford, Sitwell, Cunard, Sassoon et Pope-Hennessy. Sans oublier les couples qualifiés aujourd'hui de « *power couple* » : lady Diana-Cooper, actrice de cinéma, et l'ambassadeur Alfred-Cooper ; Harold-Nicolson et Vita Sackville-West, les amoureux fous de jardins ; les Mountbatten ou le couple d'écrivains Maugham.

Une dernière section de l'ouvrage est aussi consacrée aux « grands excentriques » tel le célèbre premier ministre Winston-Churchill, vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, mais égale-

ment peintre du dimanche et dandy à ses heures. Loisir au lecteur ou à la lectrice d'élire ainsi son excentrique préféré parmi cette galerie de portraits plus étonnants les uns que les autres.

Edward-James, le grand mécène des surréalistes, est une figure généreuse parmi d'autres excentriques beaucoup plus autocrates ; c'est lui qui financera la revue *Minotaure* dans les années 30 et qui possédera le « *Téléphone homard* »... il écrira des poèmes, vivra des amours tumultueuses avec une danseuse de ballet, mais aussi avec des hommes.

Les excentriques anglais connaissent parfaitement les codes et savent s'en affranchir. Leur jeu avec l'apparence, les formes, les mots va souvent de pair avec une grande liberté sexuelle. Le dénominateur commun de tous ces personnages, à la fois très sociables et parfaitement anticonformistes. Ainsi, Violet-Trefusis qui « *aimait à s'inventer des épitaphes* », David-Herbert « *fut tour à tour décorateur, acteur de cinéma, chanteur de cabaret, et surtout un mondain cosmopolite* ».

L'originalité n'est pas une posture. Pas question de remettre en cause l'ordre établi. Les excentriques anglais sont souvent des artistes qui portent un message extraordinaire de liberté.

À travers ces personnages réels – et pourtant si romanesques – l'auteur nous montre, dans une langue alerte et fluide, que l'excentricité est la plus belle et la plus désarmante arme du pouvoir de toutes les époques raffinées. ■

Anglais excentriques, Thierry Coudert
Paris, éditions Taillandier, 2024, 315 pages.



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

L'Épouvantail, une enquête de Jack Mc Evoy

Se plonger dans un livre de Michael Connelly c'est souvent y retrouver pour notre plus grand plaisir son célèbre enquêteur du LAPD Harry Bosch, parfois accompagné de Renée Ballard, qui arrive à résoudre des cold cases, des affaires très alambiquées qui peuvent nous tenir en haleine des soirées entières.

Cette fois, changement de héros puisque nous retrouvons le journaliste Jack Mc Evoy, principal personnage du Poète, livre paru en 1997, considéré comme le meilleur ouvrage de Connelly.

Ici Jack McEvoy est confronté dans son journal à une maladie courante de notre siècle : la réduction d'effectifs. Et, dans ce régime amaigrissant de choc, il fait partie de la centaine de « partants ». Nous découvrons l'ambiance du Los Angeles Times et de ses éditions à la fois papier et Internet. Mis à la porte après des années d'enquêtes policières, rien de tel pour doper son énergie à trouver un sujet choc qui prouvera à ses responsables qu'il est digne d'un nouveau prix Pulitzer. Et ce sujet potentiel vient à lui sous la forme d'une grand-mère scandalisée par son dernier article qui, sur les bases d'un rapport de police, a repris les charges contre son petit-fils, petit dealer de seize ans, accusé d'un meurtre horrible.

Il rencontre la vieille dame indignée dans un quartier sensible de la ville où il ne passe pas inaperçu car il est le seul Blanc et, en plus, il pose des questions. Heureusement il s'est fait accompagner d'un collègue du journal, photographe de couleur qui calme les velléités. Peu à peu, il se persuade que les policiers, pressés de terminer leur dossier et fournir des statistiques positives d'élucidation, ont arrêté un innocent, un coupable presque idéal.

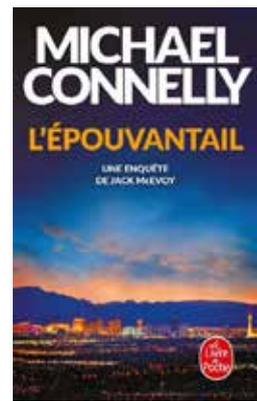
Il n'a pas les moyens d'enquêter des policiers de la ville, même s'il entretient de bons rapports avec leurs services, aussi

son rédacteur en chef lui adjoint une jeune stagiaire qu'il doit en plus former car elle est embauchée pour le remplacer. Cette jeune fille pleine de bonne volonté a l'idée de se servir d'Internet pour continuer l'enquête, à défaut des puissants moyens de la Police qui coopère très peu. Y a-t-il eu d'autres meurtres analogues ? Où et comment ? Et avec cette question elle fait tilt : d'autres jeunes femmes ont été tuées de la même façon horrible dans d'autres Etats. Cela relance les deux journalistes sur une piste plus crédible que celle du jeune garçon en prison. Peut-on penser aux agissements d'un tueur en série que la police aurait ignorés ?

Au moment où il doit aller à Las Vegas s'entretenir avec un prisonnier sans nul doute incarcéré sans enquête sérieuse donc innocent également, des événements curieux interviennent : sa stagiaire soudain disparaît, ses cartes de crédit deviennent muettes, son permis de conduire est invalidé, son téléphone reste muet et il constate que sa messagerie a en plus été détournée. Il a le sentiment malsain de ne plus exister et il doit alors en tirer rapidement les conclusions, il y a bien un tueur en série dans l'ombre et celui-ci doit être un bon informaticien pour avoir accès à toutes les avancées de son enquête et pouvoir, soit bloquer des messages envoyés à son rédacteur en chef ou à sa collègue, soit envoyer de fausses informations sur les réseaux.

Dès lors une course contre la montre s'engage entre les deux hommes. Où peut bien se cacher le meurtrier ? Comment a-t-il pu avoir accès à toutes ces informations de plusieurs sources différentes ?

Une véritable lutte à mort s'engage, dans laquelle Jack Mc Evoy est à deux pas de perdre la vie car il s'est sans doute rapproché de trop près de la solution. Un soir il prendra un verre en compagnie du



tueur bien déguisé en cow boy dans un casino de Las Vegas avant d'être agressé dans sa chambre d'hôtel.

Heureusement pour lui il est sauvé de justesse par l'intervention de Rachel Walling, une ancienne petite amie du FBI, alertée à temps qui, dès lors, met toute la puissance de son organisation à la chasse au hacker tueur en série présumé. Car si le journaliste a découvert deux crimes identiques en Californie, qui l'ont mis en alerte, ce sont maintenant plusieurs dizaines de cold cases analogues qui remontent dans le filet des enquêteurs fédéraux.

Le FBI s'intéresse alors à un puissant centre de stockage de données informatiques d'où sont parties certains messages trafiqués et qui pourrait abriter le criminel. Mais si le tueur est bien présent dans cette sorte de toile d'araignée informatique, il sait jouer avec beaucoup d'intelligence avec les bases de données, les messageries, les contrôles d'accès, les caméras de surveillance et bien sûr déjouer toujours en avance les plans du journaliste.

Il ne faut pas dévoiler la fin de ce nouveau roman policier où Michael Connelly, encore une fois, nous prive de sommeil, mais espérer une conclusion efficace pour le couple Jack Mc Evoy-Rachel Walling. ■

L'Épouvantail de Michael Connelly.
Le Livre de Poche.



Chronique de lecture...

Tamara Korniloff Magaram

Une vie murmurée: *Idiss* de Robert Badinter

Dans *Idiss*, Robert Badinter retrace la vie de sa grand-mère, née en Bessarabie et prise dans la tourmente de l'Histoire. Un récit sobre, profondément touchant, où l'intime rejoint la mémoire collective. Le livre s'ouvre comme un roman russe, avec ce sens du comique de situation, ces personnages hauts en couleur, et cette manière tendre d'observer le quotidien par le prisme familial. Il y a, dans les premiers chapitres, une chaleur propre aux contes de l'Est, une douceur diffuse, comme dans ces souvenirs qu'on croit lointains.

Idiss naît à la fin du XIX^e siècle, au sein d'une communauté juive modeste. Le récit prend peu à peu l'allure d'une fresque familiale — l'exil, les efforts d'intégration, le travail, les combats silencieux — racontée sans emphase, sans lyrisme. Une narration sobre, presque effacée, qui laisse place aux faits, aux gestes du quotidien, aux silences. Et dans ces silences s'élève l'essentiel : la force des liens, ce sacré qui habite nos vies simples.

La France, d'abord terre d'accueil pour des êtres persécutés sur leurs terres, devient peu à peu un lieu de désillusion. La promesse républicaine cède sous les coups des années 30, puis s'effondre avec les lois raciales du régime de Vichy. Cette famille qu'on suivait avec tendresse devient victime d'un pays qui, un temps, l'avait accueillie. Le récit bascule alors dans la tragédie. Ce qui frappe, pourtant, ce n'est pas la colère : c'est la retenue. La pudeur. L'absence totale de sentimentalisme. Robert Badinter ne cherche jamais à faire pleurer — et c'est précisément ce qui bouleverse.

Ces silences feutrés interrogent ces mondes engloutis, tus pendant trop longtemps. Je pense à ce monde juif russe, à ces vies dévorées par la folie.

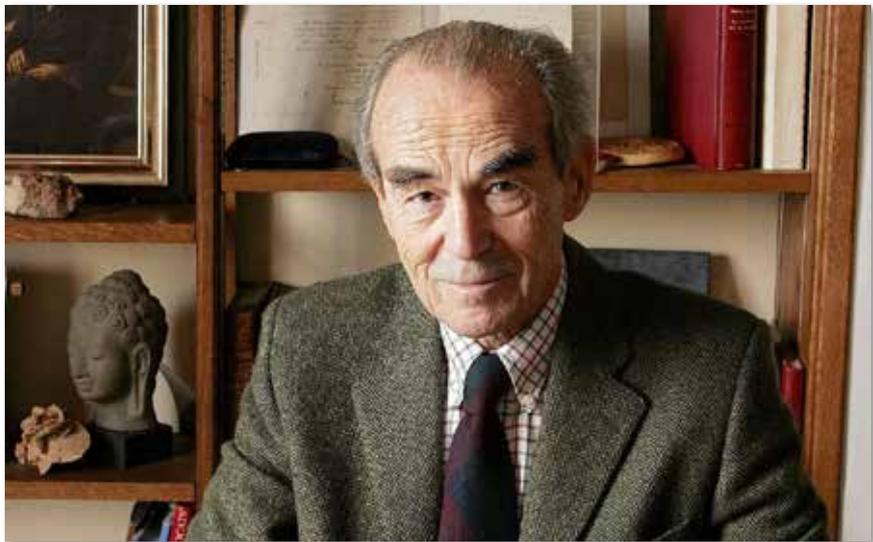


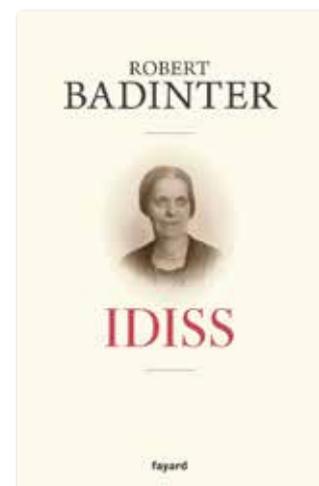
Photo Catherine Guegelmann/AFP

Le plus bel hommage est là, dans cette sobriété accessible, ce rapport au réel si juste, qui souligne la violence des persécutions.

Idiss est un hommage. L'émotion n'est jamais là où on l'attend. Elle affleure dans un regard, un geste, une absence. Ce sont les blancs du texte qui font danser la mémoire — et qui donnent à ce récit intime une résonance collective. C'est aussi une réflexion sur la place des femmes dans l'histoire familiale : celles qui soutiennent, élèvent, survivent, souffrent sans reconnaissance, ces femmes qui transmettent.

Robert Badinter écrit comme on se souvient : avec lenteur, fidélité, pudeur. C'est la tendresse de l'enfant pour sa grand-mère, la mélancolie de l'homme pour son passé, la lucidité du juriste face à l'injustice. Tout cela contenu dans une langue d'une clarté remarquable, sans un mot de trop.

Idiss n'est pas un cri. C'est le récit d'une



vie murmurée. Un murmure qu'on n'oublie pas — qui nous rappelle comme une douce mélodie slave, avec justesse et tristesse, la présence persistante des disparus d'un monde effacé.



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

Tunnel 19 : un difficile chemin vers la liberté



Le premier tunnel reliant Berlin Est à Berlin ouest.



Citoyens de Berlin-Ouest saluant Berlin-Est sur la Bernauer Straße, 1961.



Le monde entier s'intéresse à l'Ukraine, à une possible invasion russe de tout l'Est de l'Europe, qui nous rappellera que les Cosaques ont campé sur les Champs Elysées il y a deux cents ans. En effet en mars 1814, les troupes du tsar Alexandre 1er, qui ont participé avec les Prussiens et les Autrichiens à la défaite de Napoléon 1er, occupent la capitale de la France, ce que feront les Allemands dirigés par le chancelier Hitler en 1939. Cela nous ramène à la fin de la deuxième guerre mondiale et au partage de l'Europe entre Occidentaux et Russes à la suite des accords de Yalta. L'Allemagne est alors coupée en deux et le système communiste s'abat sur la population de l'Est. Certains restent en Allemagne de l'Est, d'autres préfèrent l'Ouest paré de toutes les vertus, en particulier l'opulence et la liberté. Pendant quelques années il est possible de circuler relativement librement entre l'Est et l'Ouest. C'est ici que commence véritablement l'histoire de Joachim dont le village natal, lorsqu'il avait six ans, situé à quelques trois cents kilomètres au

nord de Berlin se retrouve en zone sous occupation russe. Les Russes, qui ont beaucoup souffert des exactions des militaires allemands depuis les débuts de l'opération Barbarossa, se vengent, en pillant les maisons, les fermes, les usines, en affamant un peu plus la population civile. La famille de Joachim va alors se déplacer vers Berlin. Mais là elle sera rapidement confrontée à de très dures conditions de vie, l'obligeant, pour sa survie face au froid ou à la chaleur torride selon les saisons, à revenir vers son village. Pourtant en novembre 1945, ils sont de retour à Berlin où ils survivent grâce à de petits boulots comme aller vendre, grâce à la seule ligne de train ouverte, du café à Berlin Ouest en le protégeant bien par du caoutchouc afin que les garde-frontières n'en sentent pas l'odeur.

Cela permet à des familles de se retrouver à Berlin Ouest qui est un îlot d'Occident

en zone soviétique et qui est ceinturé par la frontière et des check points de passage. Mais cela encourage la fuite de la population nullement acquise au communisme. Une population qui a manifesté en 1953 à la mort de Staline, espérant plus de libertés et de prospérité et qui a été littéralement broyée par les chars russes. Tous les moyens sont bons pour passer en zone libre et cela indispose le président de la RDA, Walter Ulbricht, un communiste pur et dur formé à Moscou pendant la guerre qui se veut un modèle pour les pays du bloc de l'Est. Devant cette hémorragie de population, et dans le plus grand secret, il fait mettre des barbelés à la frontière, puis des murs de plus en plus hauts. L'opération Rose bloque la ville et personne en Occident n'a vu venir le problème. Ainsi naît le Mur le 12 août 1961 qui obligera les Américains à revoir leurs positions en évitant tout accroc pouvant mener à la guerre atomique. On se souvient alors du pont aérien monté par les Occidentaux en 1948/49 avec près de 1 400 vols par 24 heures, pour alimenter la ville subissant un blocus des Russes.

Une fois la sidération passée, les Allemands de l'Est constatent que leurs proches, leurs amis, parfois leur situation professionnelle sont de l'autre côté du mur. Et que passer de l'autre côté, même temporairement, devient de plus en plus difficile. La Bernauerstrasse, longue de un kilomètre et demi, qui marque la frontière est coupée en deux, et si les Allemands peuvent s'apercevoir des deux côtés de la frontière, elle devient un des lieux de passage privilégiés de l'Est vers l'Ouest. Certains risquent leur vie en sautant de la fenêtre d'un immeuble jouxtant le Mur sur un matelas opportunément mis en place par des Berlinois de l'Ouest de l'autre côté de la rue, mais il n'y a pas toujours de matelas comme c'est le cas pour Ida Siekmann, qui voulait revoir sa sœur de l'autre côté et meurt sur la route de l'hôpital. D'autres utilisent des caches aménagées dans des voitures ou des camions, et un système de vrais-faux passeports se met aussi en place. Tous les moyens d'évasion du « paradis communiste » sont utilisés. Mais les Vopos n'hésitent pas à tirer et le Mur se pare alors de nombreux bouquets en hommage aux victimes. C'est là qu'intervient, au moment où le Mur se hérissé de miradors, de dalles de béton, l'idée de creuser un tunnel, plus pratique pour faire fuir en une seule fois de nombreuses personnes. Dès 1961, un groupe d'étudiants de Berlin Ouest commence à creuser un tunnel en partant d'une cave de Berlin Est. Plus de cinquante personnes, femmes, enfants, bébés, et vieillards, des amis, de la famille se préparent pendant des semaines à cette fuite unique et importante mais si, au-dessus les Vopos veillent, les agents de la sécurité, la Stasi, recrutent des espions tant à l'Est qu'à l'Ouest. En plus une équipe de la Télévision américaine

“Concierges, voisins, commerçants, tout le monde surveille tout le monde!»

réussit à les convaincre de les laisser les filmer, ce qui sera aussi un exploit journalistique. Et les étudiants, toujours un peu naïfs, se font, bien sûr, infiltrer par la Stasi. D'une part, nous assistons aux difficultés à surmonter de la part d'amateurs : infiltrations, bruit, odeurs, poussière, manque d'aération, manque d'outils adaptés. D'autre part nous nous familiarisons aux méthodes de la Stasi pour surveiller toute la population : concierges, voisins, commerçants, tout le monde surveille tout le monde ! Des amateurs romantiques contre des professionnels aguerris, qui laisseront les apprentis aventuriers terminer leur tunnel pour arrêter les fuyards au moment de leur départ annoncé de Berlin Est. Près de cinquante personnes, dont des vieillards, des mères de famille, des enfants prennent ainsi le chemin de différentes prisons et c'est la douche froide pour les organisateurs qui ont l'impression d'avoir jeté leurs familles dans l'enfer. La Stasi a rouvert d'anciens camps de concentration pour y placer les candidats à l'exil qui y retrouvent à peu près la même ambiance que les déportés pendant la guerre.

La leçon porte et les étudiants vont repartir sur d'autres bases : à défaut de trouver la « taupe » des services Est allemands, moins de personnes seront dans la confiance et surtout ils valident l'idée d'un « tunnel inversé » qui ira de l'Ouest vers l'Est, plus discret à alimenter en main d'œuvre et matériels. On assiste à nouveau à toutes les difficultés liées à travailler en silence et sans aération sous la Bernauer Strasse qui marque la

frontière la plus étroite entre les deux Berlin. Les mineurs avec leurs pelles et leurs pioches transpirent, respirent de la poussière, sont trempés par les fuites d'eau provenant des réseaux et surtout peuvent à peine se retourner pour communiquer, mais ils sont acharnés et ils avancent. Après plusieurs semaines d'un travail quotidien de jour comme de nuit, ils peuvent enfin ouvrir un trou dans la cave d'un immeuble de l'Est à plus de cent mètres du point de départ.

L'odyssée se terminera bien cette fois avec l'exfiltration d'une cinquantaine de personnes prévenues par des codes uniques. Une aventure suivie, dès le début et le creusement du premier tunnel, au plus près, par une équipe de la télévision américaine qui dut résoudre de nombreuses difficultés : caméras trop grosses, durée très limitée des bobines, batteries trop faibles, éclairage, bruit à contrôler, une équipe de journalistes qui avec peu de place pour travailler pourra immortaliser cette aventure qui fera la une des Journaux télévisés du monde libre.

Enfin un bravo spécial à l'auteur du livre Helena Merriman, journaliste à la BBC qui, avec patience et persévérance, a passé trois années à retrouver les protagonistes, recueillir leurs témoignages, les vérifier, en particulier en plongeant dans les archives de la Stasi, pour nous livrer cette histoire véridique, parfois étouffante, à la gloire de la liberté. ■



Tunnel 29
d'Helena Merriman.
Le Livre de Poche.
9,90 €€



Chronique mondiale... *Raymond Beyeler*

Les enfants du paradis

Les organisations de Palestine ont subi diverses influences depuis leur création: quand l'une fut près d'accomplir la création pacifique d'un état aux côtés d'Israël (« Accord de Camp David », notamment), les plus extrémistes, d'un côté ou de l'autre hélas, firent échouer le projet.

Après quelques conflits meurtriers internes, de laïques, infiltrées par les « Frères Musulmans » et les séides des ayatollahs (Iran), elles sont devenues, au même titre que Daech, sauf une OLP impuissante et au plus bas des influences, l'élément d'un Islamisme radical pour l'assujettissement du monde.

A Gaza, Israël n'est plus compris comme un partenaire éventuel, mais comme l'avant-garde d'un Occident exécré. Nous en sommes ici informés depuis les massacres de Charlie, du Bataclan et divers coups de poignard mensuels dans nos rues.

Si le Hamas et une population largement complice ont conservé pour la façade un verbiage de tendance laïque prétendant affronter « L'Entité sioniste », leur dessein est devenu foncièrement antisémite. Pour preuve, comme chacun sait, le carnage du 7 octobre 2023 que subirent les pacifiques résidents des Kibboutz, massacres d'enfants et de vieillards, viols et démembrements qu'aucun SS n'aurait désavoués. Mais, comme désormais les Juifs ont une armée, une guerre de défense inévitablement s'ensuivit, avec son triste lot de victimes civiles. Si les massacreurs-en-chef de Gaza ont majoritairement payé, on a vu ressurgir indemnes des tunnels quelques « héros » tout à fait frais dont les familles firent d'utiles boucliers humains pour jeter l'opprobre sur l'adversaire.

Au milieu d'un fragile cessez-le-feu, le Hamas restitue parcimonieusement otages et cadavres dans une mise en scène macabre où il a convié femmes et enfants à leurs « réjouissances ».



*Kfir et Ariel
Bibas.*

Les médecins légistes d'Israël indiquent que les deux enfants Juifs en bas âge que le mouvement terroriste prétendait tenir en captivité ont été en fait massacrés à mains nues peu après leur enlèvement (2023). C'est souvent le propre des pervers de

manifesteur leur bestialité derrière un idéal dévoyé. Ils y ajoutent ici un calcul sordide en rétrocedant les dépouilles contre leurs écorcheurs. Toutes activités que certains jusque chez nous nomment « L'Héroïque Résistance du Peuple Palestinien ». ■



Chronique festivalière... *Christophe Pilaire*

Festival Classiquicime

C'est toujours un plaisir d'assister à la naissance d'un festival et de voir s'élargir une offre culturelle de qualité, de quelque nature qu'elle puisse être ! Le festival Classiquicime a vécu sa première édition dans la belle station de Megève entre le 27 et le 30 mars dernier et nous espérons qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres !

L'intelligence de ses organisateurs, Hopscotch, avec le soutien du magazine musical Diapason, est d'avoir utilisé avec perspicacité deux lieux parfaitement complémentaires du village, à savoir le Palais des Sports et des Congrès de Megève, vaste espace contemporain récemment rénové disposant d'un auditorium de 750 places, et la très belle église Saint-Jean-Baptiste, particulièrement propice au déroulement de certains concerts plus intimes

Le programme incluait entre autres un très beau concert de Mozart en soirée du jeudi 27 à l'auditorium, des cantates de Bach à l'église en fin d'après-midi du vendredi 28, un concert de musique de chambre interprété par le quatuor Modigliani, une soirée consacrée au piano, ainsi que deux brunchs musicaux dans le cadre magnifique de l'hôtel Le Soleil d'Or. Des interventions touchantes ont eu lieu également en milieu scolaire en crèche, ainsi qu'en EHPAD, au contact d'une population qui n'aurait pas forcément eu la possibilité de se rendre ni au Palais des Sports et des Congrès ni à Saint-Jean-Baptiste. En matinée, des rencontres informelles animées par Anna Sigalevitch, brillante journaliste musicale sur Radio France, ont permis de faire plus ample connaissance avec la violoniste Manon Galy et la pétillante soprano Chiara Skerath qui se sont produites lors de la soirée Mozart, et le lendemain avec les deux pianistes Florian Noack et Adam Laloum, qui étaient sur scène en com-



Le parrain du festival Nelson Monfort a assuré avec humour la présentation du festival.

Manon Galy, soirée Mozart.

pagnie d'Anne Queffélec. Le concert de clôture du dimanche 30 a mis en valeur l'Orchestre d'Harmonie de Megève, et des projections de films musicaux ont également eu lieu au cinéma pour que chacun puisse trouver son compte dans cette belle programmation.

L'ensemble de la présentation des différents événements était assuré avec humour par le parrain du festival Nelson Monfort.

Souhaitons longue vie au festival Classiquicime qui a eu la pertinence d'éclore dans le magnifique village de Megève pour en clôturer brillamment la saison de sports d'hiver, et a rencontré énormément de succès pour sa première édition ! ■



Chiara Skerath, Anna Sigalevitch, Manon Galy.



Chronique de voyage... *Isaure de Saint Pierre*

En Inde, Khajuraho et Bénarès, Éros et Thanatos

L'amour et la mort, deux mots étroitement mêlés en Inde, Khajuraho et Bénarès, deux lieux hors du commun chargés de spiritualité.

Khajurato, le Kama Sutra en pierre

Après Agra et cet émouvant poème de marbre que l'empereur Shah Jahan édifia au XVII^e siècle pour la femme aimée, Mumtaz Mahal, Kajuraho figure un autre hymne à l'amour, plus érotique celui-ci. Cette ancienne capitale de la dynastie Chandella comporte une vingtaine de temples érigés sur une vaste plate-forme de la vallée du Gange. Elle fut longtemps ignorée du public à cause de la pudibonderie anglaise victorienne, qui avait préféré clore le site et l'interdire. Ce rare ensemble édifié dans le style Nagara aux X^e et XI^e siècles suscite aujourd'hui l'admiration générale. Ces temples de petites dimensions,

aux tours curvilignes, ne comportent en général qu'un Mandapa ou salle hypostyle, un hall, un vestibule et un sanctuaire entouré d'un corridor.

Répartis en trois groupes, ceux de l'ouest, de l'est et du sud, ces temples sont délicieusement sculptés d'animaux, d'êtres fantastiques ou Makaras, de divinités hindouistes, de danseuses ou Apsaras, de couples enlacés dans des postures aussi compliquées qu'érotiques. Ces accouplements, union mâle et femelle, permettent la fusion de l'Atman, l'âme individuelle, avec le Brahman ou âme universelle, et font partie des rites ésotériques. Certaines sont aussi de simples illustrations du Kama Sutra, célèbre manuel érotique très en vogue parmi une aristocratie recherchant le plaisir des sens. Toujours belles et gracieuses, elles exaltent les corps et l'amour. Les plus émouvantes sont

celles du Kandariya, le plus parfait des temples de ce site, et du Vishwanath, délicieusement sculpté. Les Apsaras aux corps souples et gracieux, aux seins très ronds et aux hanches généreuses, au sourire mystérieux, de séduction ou d'extase, on ne sait, s'offrent à leurs amants avec une savante provocation. A Khajuraho, l'étreinte n'est jamais laide ou bestiale, mais toujours mystique et superbe, une offrande au ciel...

Varanasi, la ville où l'on va pour mourir

Bénarès est aussi appelée Varanasi, la ville où l'on va pour mourir. Dédiée à Shiva et située sur le Gange, là où se joignent deux rivières qui lui ont donné son nom, la Varuna et l'Asi, quand on a la chance d'y mourir, on peut plus sûrement briser le cycle des réincarnations et trouver l'illumination, croyance hindouiste comme bouddhiste.



Khajurato, le Kama Sutra en pierre.



Bénarès est aussi appelée Varanasi.

La vie de Bénarès se concentre sur les Ghats, innombrables gradins descendant des temples et des palais déchus vers le Gange, le fleuve sacré. Dès l'aube, tandis que les dauphins d'eau douce s'ébattent dans l'immense rivière que le soleil dore doucement, les pèlerins font leurs ablutions dans l'eau, des gamins s'y ébattent en riant, des femmes y font leur lessive ou leur toilette, des sadhus, des sages presque nus, les reins ceints d'un pagne orange, les cheveux longs et en broussaille maculés de cendres, prient sous des parasols de même teinte et font dûment payer leurs prières.

Un bon pèlerin doit effectuer en six jours pleins un tour complet de la ville sainte, le Panch Kosi, parcours de soixante bons kilomètres, mais beaucoup se contentent aujourd'hui de visiter les cinq ghats les plus sacrés et les principaux sanctuaires de la ville.

Après la vieille ville aux rues étroites et souvent fort sales, Golden Temple, sur la Kachouri Galli, est l'un des coins les plus animés du vieux Bénarès. Dans le sanctuaire interdit aux non hindouistes, les pèlerins affluent dans une atmosphère recueillie après avoir acheté des offrandes de fleurs qui combattent les autres effluves moins agréables. Partout, des lingams de Shiva, représentation du phallus sacré, sont enduits de ghee ou beurre et abondamment fleuris. De la grande mosquée d'Aurangzeb, car la religion musulmane est aussi présente à Bénarès, la vue sur le Gange est ravissante.

A la tombée de la nuit, tandis que les fidèles posent sur les eaux du Gange quantité de feuilles de bananiers où sont fichées des bougies allumées semblant voguer sur le fleuve, un bateau vogue au soleil couchant de ghats en ghats et de palais en palais. Certains, à demi ruinés, sont parfois devenus des squats. Celui



La vache sacrée.

d'Hanuman Ghat est dédié au singe allié de Krishna. Un bâtiment insolite et criard s'avance sur pilotis devant les vieux palais, gardé par deux tigres bariolés. C'est la demeure de l'Intouchable le plus riche de la ville, car les castes perdurent en Inde même si elles n'ont plus d'existence légale, le propriétaire des crématoires électriques...

A Jalsain Ghat, le ghat des crémations, on dit que « la pente est si raide que les morts semblent tenir debout ». Le bateau s'immobilise devant le vaste bûcher dressé pour brûler le mort, tant la mort est aussi un spectacle à Varanasi. La famille du défunt, toute vêtue de blanc, la couleur du deuil en Inde, se tient debout sur un balcon surplombant le bûcher. Un corps revêtu de somptueux brocarts et de monceaux de fleurs se trouve allongé sur un brancard, près du bûcher. Quatre porteurs le soulèvent et l'immergent trois fois dans le Gange pour le purifier, puis le hisse au sommet

du bûcher que l'on arrose d'essence. Un jeune homme au crâne rasé, nus pieds, prend des mains du brahmane une torche allumée. Trois fois, il fait en courant le tour du tas de bois, s'arrêtant à chaque fois pour toucher le crâne et les pieds de son père. Sur un signe de l'officiant, il jette sa torche sur le bûcher et tout s'embrasse d'un seul coup. Les vêtements du mort se consomment et le vent porte une désagréable odeur de chair brûlée. Puis les aides du brahmane recueillent les cendres, les remettent au jeune homme et le cortège se disperse. Alors les aides frappent avec des gourds sur les cendres pour réduire les os en poudre. Ce qu'il reste du bûcher est alors recueilli dans des paniers et jeté dans le fleuve.

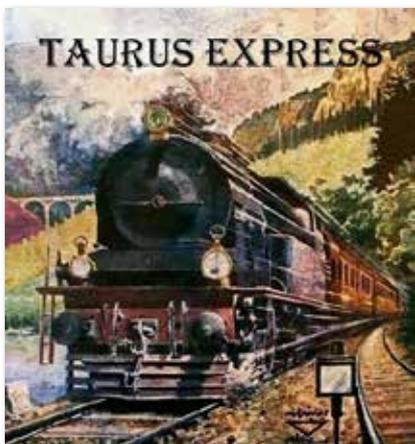
Ainsi vont les choses au pays des sages nus...

Voyage organisé par Atalante,
5, rue de Sommerard, 75005 Paris,
Tél. : 01 55 42 81 00.



Chronique de voyage... *Raymond Beyeler*

Train de légende : le Taurus Express



Les meilleurs cinéphiles gardent en mémoire, dans « Lawrence d'Arabie » (film de David Lean, avec Peter O'Toole), la séquence où le héros assaille un train turc à la tête de tribus arabes. L'épisode évoque leur combat contre l'Empire Ottoman durant la première guerre mondiale. Il s'agissait, à l'instigation du Royaume-Uni, d'empêcher le ravitaillement de l'armée turque d'Akaba. Le convoi provenait de l'itinéraire Istanbul-Baghdad dont une branche obliquait alors d'Alep vers le golfe persique. La ligne, que j'ai fréquentée dans les années soixante-dix, traverse le mont Taurus en amont (d'où la dénomination du train) par un col d'une altitude de 1500 mètres et redescend sur Adana. Après cette section la plus ardue à franchir, le chemin de fer traverse l'Euphrate après Alep (Syrie), parcourt à leur extrémité nord les plaines de Mésopotamie et aboutit à Mossoul sur le Tigre dont elle suit la rive jusqu'à Baghdad.

C'était le prolongement de l'Orient-Express qu'inspira Agata Christie dans l'un de ses meilleurs romans. Car ce train, depuis Londres, passait par Pa-

ris, Lausanne, Milan, Venise, Belgrade et Sofia pour atteindre en trois jours l'ancienne Constantinople. L'aventure se poursuivait alors par la traversée du Bosphore, en vedette, pour rejoindre la gare d'Haydarpasa sur la rive asiatique. J'empruntai donc là le Taurus Express (ou Toros Ekspresi) en direction de Baghdad pour voyager plus de cinquante heures sur 2500 km, durée significative malgré l'obstination héroïque d'une locomotive à vapeur survivante des réseaux européens. Car le convoi dut surmonter divers dysfonctionnements techniques, des hostilités frontalières et des altercations de populations antagonistes, des querelles de familles ou de concurrences.

Le convoi ahané au relief, exhale des fumées fuligineuses. Style Pacific 231, la locomotive, échappée d'un roman de Huysmans, paraît dans une grâce qui épouvante, raidit ses muscles d'acier sous la sueur de ses flancs tièdes et, quand elle active la rosace démesurée de sa roue, s'élançait toute vivante en tête du rapide. On s'assoupit, entre deux clandestins, au bruissement des boggies et des bielles. Le temps s'affaiblit, la lenteur aide à fraterniser. Les parfums et les prières voyagent. Les essaims des haltes permettent des couleurs et des subsistances. Là, tout un paysage monte à crement à la gorge.

L'idée de relier l'Europe au Golfe Persique par voie ferrée est ancienne, mais ce sont les Allemands qui construiront le premier « Baghdadbahn » avant la guerre de 14 pour s'assurer d'une zone d'influence et renforcer leurs liens avec le gouvernement Ottoman. Après diverses vicissitudes et interruptions consécutives aux conflits, ce train de légende a cessé ses activités dans les années 2000.

La ligne en fait, inaugurée en février 1930, ne fut véritablement en exploitation sur la totalité du parcours, après l'écartement ajusté des voies, qu'à l'aube de la seconde guerre mondiale. Car sa réalisation fut des plus problématiques avec ses terrassements considérables, ses viaducs pesants et ses tunnels insondables.

Le beau projet qui s'annonçait brillant sur plan, dut affronter la dure réalité géographique des montagnes d'Anatolie qui étaient, selon les malheureux forçats du chantier, « impraticables aux corneilles et inaccessibles aux chiens ». ■



Raymond Beyeler dans l'express Baghdad-Istanbul (Taurus Express).



3 questions à...

Jacques Benhamou reçoit Vladimir Fedorovski

Journaliste à la radio RADIO RCJ 94.8 fm, Jacques Benhamou anime une émission "Côté jardin" au cours de laquelle il reçoit des invités de tous les horizons.



Vladimir Fedorovski, qui était l'invité est un diplomate russe et l'un des promoteurs de la Perestroïka, qui a adopté la nationalité française. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages dont le dernier, «Dialogues d'outre tombe entre Staline et Poutine» publié aux éditions Balland, qui est l'objet de l'émission.

1 Comment vous est venue l'idée très originale de créer ces dialogues entre Staline et Poutine?

Vladimir Fedorovski : C'est une longue histoire, il y a des années j'ai pu assister à des négociations secrètes à la datcha de Staline. Les russes disent que les murs gardent la mémoire, et à l'époque, j'ai déjà pensé qu'il fallait raconter cela. Je regardais la bibliothèque de Staline qui passait pour un inculte alors que c'était l'un des dirigeants les plus lettrés de l'histoire de la Russie, ce qui m'a intéressé, et je considère qu'aujourd'hui l'on vit le moment le plus dangereux depuis la deuxième guerre mondiale et, dans ce contexte là, je me suis dit comment

passer le message, car ce conflit russo-ukrainien dure depuis trois ans et l'on vit une période pire que la guerre froide. Il fallait donc l'écrire!

2 Comment avez-vous imaginé ces dialogues entre Staline et Poutine qui sont d'un grand réalisme?

Vladimir Fedorovski : C'est une réalité qui dépasse la fiction. Evidemment, Staline ne peut pas ressusciter, en revanche le courant néo-stalinien est actuellement dominant en Russie, car Staline est un symbole de deux ou trois choses. D'abord, c'est un symbole de la Russie qui se coupe de l'Europe en regardant vers l'Asie, ensuite, pour les

russes ce qui se passe actuellement est un bouleversement majeur sur les plans économique, sociologique et géopolitique, et Staline n'était pas un homme d'argent, ce qui est le cas de la plupart des gens du peuple russe.

3 Poutine ne s'inspire-t-il pas des méthodes brutales de Staline, pourtant la situation actuelle n'est pas du tout la même que celle de l'époque de Staline? En fait, Poutine n'est-il pas fasciné par Staline?

Vladimir Fedorovski : Oui, Poutine est fasciné par Staline, et pourtant au moment de l'attaque de l'Ukraine il a compris qu'il faisait une erreur. Après cela, le paradoxe est que l'Occident veut imposer des sanctions très dures mais cela ne marche pas du tout car l'Occident pensait que le peuple russe allait se révolter, mais ce n'est pas cela du tout qui s'est passé, car les occidentaux ne connaissent pas du tout la mentalité russe qui remonte à très loin.

Ceci étant dit, à l'heure actuelle il y a un immense engouement du peuple russe pour Staline qui est vénéré par quatre vingt quatorze pour cent de la population russe, ce qui pourrait paraître incroyable en se remémorant le comportement abominable de Staline à l'égard de son peuple.

Il faut cependant dire que la victoire de Staline sur Hitler est restée un souvenir mémorable pour les Russes ses droits de créancière. ■

L'émission peut être écoutée intégralement en podcast et en vidéo à l'adresse : "radiiorcj.info-cote jardin vladimir fedorovski"

Le point de droit de Jacques Benhamou, notaire honoraire



Question : Mon père est décédé et, avec mes frères et sœurs, nous sommes en indivision avec notre mère sur la maison qu'il nous a laissée. Ma mère souhaiterait demander un prêt bancaire pour effectuer des travaux dans la maison. Elle rembourserait le prêt sur ses propres deniers. Est-ce vrai que, pour obtenir ce prêt, elle devrait avoir l'autorisation de tous les enfants?

Réponse : C'est absolument exact. La Banque qui consentirait le prêt demanderait légitimement une hypothèque sur la maison pour garantir son prêt. Votre mère peut donner une hypothèque sur sa

part indivise dans la maison, mais cela ne suffirait pas à garantir la banque qui souhaiterait pouvoir exercer ses droits de créancière sur toute la maison, ce qui serait normal. Vous devriez donc, avec l'ensemble de vos frères et sœurs, donner votre accord pour hypothéquer la maison.

En toute hypothèse, le prêt étant contracté pour effectuer des travaux d'amélioration, ceux-ci donneraient une plus-value à la maison, d'autant que ces remboursements de prêt seraient effectués par votre mère seule. ■



Exposition « Du cœur à la main » de Dolce et Gabbana.



www.sjpp.fr